Опубликовано на Швейцария: новости на русском языке (https://nashagazeta.ch)

Les deux femmes de la vie de Vladimir Nabokov

22.04.2026.

Vera Nabokov et Elena Sikorsky en 1971. Photo tirée des archives de la famille Sikorsky

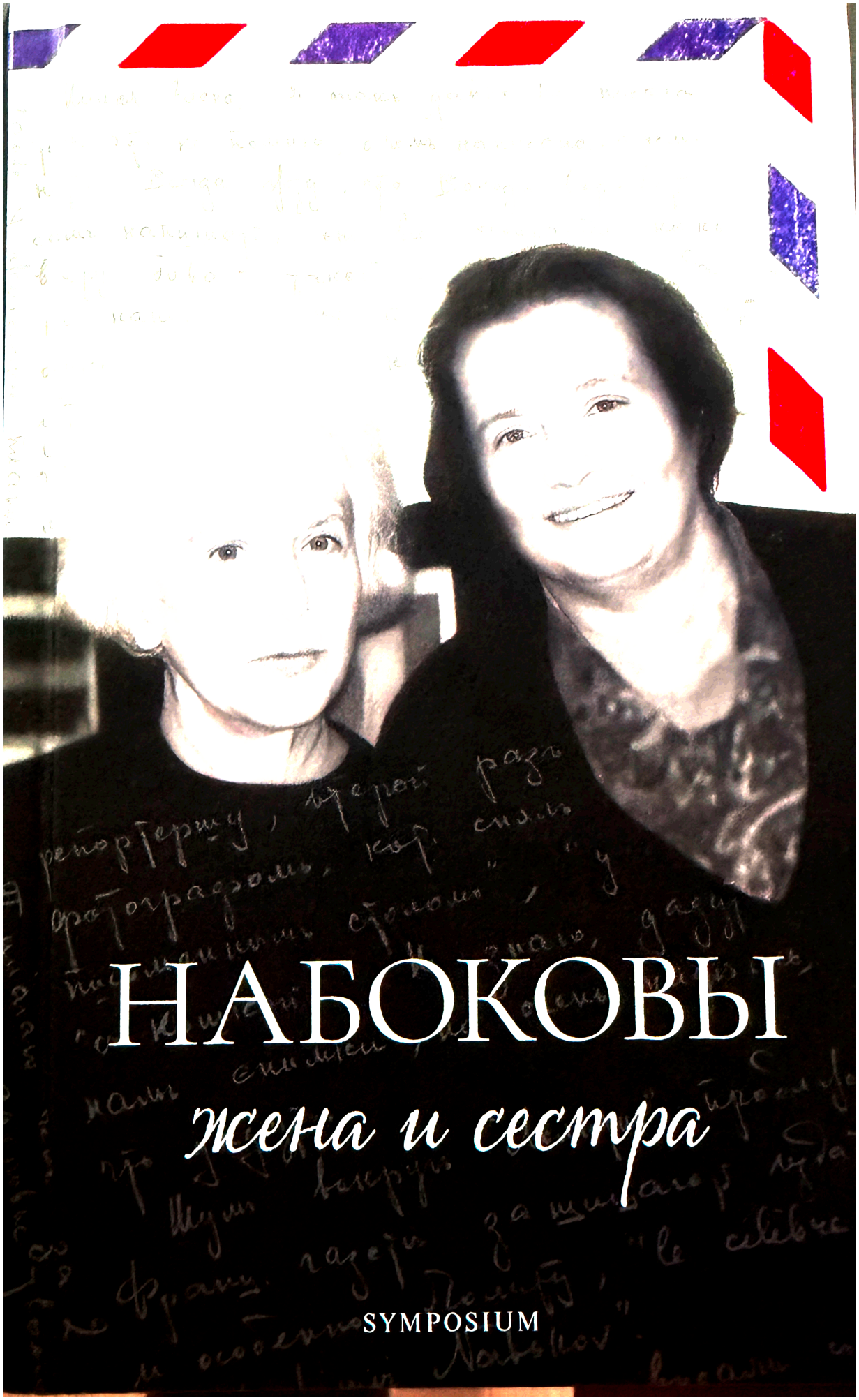
Il y a exactement un an, j’ai donné la parole sur mon site « Nasha Gazeta » à Tatiana Ponomareva, chercheuse à l’Institut de littérature russe (Maison Pouchkine) à Saint-Pétersbourg et responsable du programme « Lectures nabokoviennes », pour qu’elle présente son livre qui était alors encore seulement en préparation aux éditions « Symposium ». Depuis, le livre intitulé *Les Nabokov : épouse et sœur* est paru, et j’ai pu en obtenir un exemplaire. J’ai immédiatement eu envie de partager cette lecture, d’autant plus que le précédent article n’était disponible qu’en russe.

Ce livre se compose de plusieurs parties d’inégale longueur. La première est une brève autobiographie, de dix pages seulement, d’Elena Vladimirovna Sikorsky (1906-2000), sœur

de l’écrivain et, sans doute, la personne qui lui était la plus proche de tous les membres de sa famille. Viennent ensuite deux lettres écrites par Elena à son frère aîné depuis Prague en 1932 et 1939, qui complètent l’édition *Vladimir Nabokov. Correspondance avec sa sœur*, publiée en 1985. Puis suivent de nombreuses lettres de l’épouse de Nabokov, Vera Yevseyevna, née Slonim, adressées principalement à Elena, mais aussi à leur neveu Rostik (Rostislav Petkevitch), fils d’Olga Nabokov ; ces lettres étaient le plus souvent écrites au nom de Vladimir Nabokov, qui n’avait pas le temps de s’en charger, et elles contenaient souvent des ajouts de sa main ainsi que des dessins de papillons. Enfin, en guise d’appendice, figurent des poèmes d’Elena Vladimirovna écrits entre 1933 et 1939.

On peut longtemps s’interroger sur le bien-fondé de la lecture des lettres d’autrui. À mon sens, ceux qui ne veulent vraiment pas qu’elles tombent sous les yeux de quelqu’un les détruisent. Ceux qui les conservent le font généralement dans l’espoir d’être mieux compris par la postérité, qu’il s’agisse de leurs propres descendants ou, dans un sens plus large, d’un public plus vaste. Le cas de Nabokov appartient bien sûr à la seconde catégorie, car l’intérêt pour tout ce qui concerne sa vie et son œuvre ne cesse de croître d’année en année. Pour les admirateurs de l’écrivain, ce livre est un véritable trésor, car il permet de porter un regard sur Vladimir Nabokov sous un angle rare, non à travers ses textes et le canon déjà établi de leur interprétation, mais à travers son entourage le plus proche : son épouse et sa sœur bien-aimées. Vera Nabokov apparaît non seulement comme l’épouse de Nabokov, mais aussi comme éditrice, agent littéraire, gardienne des archives et, dans une certaine mesure, coautrice de sa biographie, se fondant parfois dans son mari. Elle n’est pas simplement la compagne d’un génie, mais l’axe sans lequel l’œuvre de Nabokov n’aurait guère pu prendre la forme que nous lui connaissons, tandis qu’elle minimisait toujours son propre rôle et s’efforçait de rester dans l’ombre. La sœur, quant à elle, se révèle une figure moins évidente, mais non moins intéressante. Si Vera est l’axe, Elena est comme un miroir de côté dans lequel se reflète une autre version de l’histoire familiale et culturelle.

Pour toutes deux, malgré la pleine conscience du talent de Nabokov en tant qu’écrivain, il restait avant tout un mari et un frère bien-aimé, et leur correspondance souligne la dimension humaine du « classique », permettant au lecteur de comprendre comment sa « vie privée » s’articulait avec ses idées, dans les textes comme dans la vie, ainsi qu’avec son propre mythe littéraire. Il suffit de lire attentivement, parfois entre les lignes.



НАБОКОВЫ

жена и сестра

SYMPOSIUM

Le récit d’Elena Vladimirovna sur ses années d’enfance montre clairement d’où viennent les traits de son frère : la primauté des valeurs familiales, l’anglophilie et un rapport particulier à la Suisse (à travers les gouvernantes), une éducation stricte, une discipline de fer, et, dès le plus jeune âge, l’apprentissage de la lecture, de la musique et du théâtre. Mais voici encore deux détails intéressants : les opéras avec la participation de Feodor Chaliapine qui l’ont marquée toute sa vie (le fils de Nabokov, Dmitri, a tenté de faire carrière comme chanteur d’opéra, précisément comme basse), la vision de la première adaptation cinématographique de *Guerre et Paix* (il s’agit probablement du film de V. Gardine et Ya. Protazanov de 1915, et pour Vladimir Nabokov Tolstoï restera « le plus grand prosateur russe »), et l’odeur des anémones dans le parc (sur lesquelles les papillons tant aimés de Nabokov aiment se poser). Mais pourquoi une aristocrate russe insiste-t-elle sur le fait que, dans l’école choisie par son père pour elle et sa sœur, « l’une des plus libérales de Saint-Pétersbourg », les jeunes filles juives étaient admises sans aucune restriction, et que plus tard, déjà à Berlin, après avoir quitté la Russie à bord du paquebot *Nadejda* parti de Sébastopol le 15 avril 1919, « presque tous les élèves de ma classe étaient des Juifs ayant fui la Russie » ? Cela s’explique aussi si l’on se souvient du rôle joué par le père des Nabokov dans la célèbre affaire Beilis de 1913 : Vladimir Vladimirovitch figurait parmi les défenseurs de cet homme accusé à Kiev du meurtre rituel d’un garçon de douze ans et finalement acquitté, ainsi que du fait que les deux hommes les plus importants dans la vie d’Elena Vladimirovna, après son mari, son frère et son fils, ont épousé des femmes juives.

Et quelle clairvoyance ! Décrivant une journée dans la maison des Nabokov à Saint-Pétersbourg, elle précise entre parenthèses : « maintenant Leningrad, mais espérons que le vrai nom sera rétabli ». Il l’a été.

Les notes d’Elena Vladimirovna se terminent par la phrase « En 1945, l’armée russe est entrée en Tchécoslovaquie. » Et pratiquement à partir de ce moment, nous passons aux lettres que Vera lui adresse, d’abord envoyées à la bibliothèque du Palais des Nations à Genève, où la sœur de Nabokov a trouvé un emploi en 1947 et où elle a fait venir son fils, que la famille appelait Zhika, ainsi que son mari Vsevolod, pour lequel il était trop dangereux de rester à Prague en tant qu’ancien officier de l’Armée blanche.

Dernière photographie d’Elena V. Sikorsky prise de son vivant. 23 mai 1999, Genève © N. Sikorsky

Fait étonnant : bien que seules les lettres de Vera nous soient parvenues, conservées par Elena jusqu’à sa mort, on a le sentiment très net d’un dialogue actif et continu, empreint de

souci l’une pour l’autre et pour les autres membres de la famille. Les lettres publiées couvrent la période de 1947 à 1973. À première vue, elles semblent entièrement domestiques, presque chaque lettre contenant des questions sur la santé d’Elena et sur les progrès de Zhika, des projets de rencontres sans fin, des demandes concernant leurs tailles afin d’envoyer des vêtements, parfois de seconde main ; des informations sur les nouvelles publications de Nabokov et sur les critiques qui leur sont consacrées, par exemple celle de John Updike sur *La Défense Loujine*, ainsi que sur les papillons collectés ; des nouvelles de Dmitri, des comptes rendus des transferts mensuels d’argent aux proches et des excuses pour les retards occasionnels : il est aujourd’hui difficile d’imaginer que, parfois, les Nabokov avaient du mal à joindre les deux bouts, vivaient d’un cachet à l’autre et passaient beaucoup de temps à chercher un logement moins cher. C’est précisément pour assurer un revenu stable que V. V. Nabokov a accepté d’enseigner. « Cet été, nous devons déménager à Cornell. C’est une grande université dans l’État de New York, mais à cinq ou six heures de la ville de New York, c’est-à-dire en pleine province. Mais là, V. obtient un Associate Professorship, et nous espérons que dans un an ou deux il pourra obtenir un poste de professeur dans un endroit plus animé », écrivait Vera à Elena le 7 mars 1948, et le 14 avril 1954 elle ajoutait : « Volodya vient d’être promu full professor après avoir été Associate Professor. C’est considéré comme un honneur, mais malheureusement Cornell est très avare et, à part cet honneur, n’a accordé aucun autre avantage. » Les lettres expriment très souvent des regrets quant au fait que l’enseignement et d’autres moyens de gagner de l’argent, par exemple l’édition d’*Anna Karénine* en anglais ou des articles pour *The New Yorker*, détournent beaucoup son mari de son travail principal.

Au cours de cette correspondance, Nabokov a achevé la traduction monumentale d’*Eugène Onéguine* avec commentaires, qui lui a pris plus de cinq ans, a traduit en anglais *Le Dit de la campagne d’Igor*, et a écrit *Le Don*, *Lolita*, *Pnine*, *Autres rivages*, *La Vraie Vie de Sebastian Knight*, *Ada*… Dans le contexte des débats incessants autour de *Lolita*, il est intéressant de lire l’avis de Vera sur le roman, daté du 12 novembre 1955 : « Ce n’est absolument pas de la pornographie, mais une analyse admirable, extrêmement subtile, “de l’intérieur”, d’un terrible maniaque et du destin tragique d’une jeune fille sans défense », suivie d’un conseil à Elena de ne pas montrer le livre à son fils, alors âgé de seize ans, et de ne pas le laisser traîner chez elle à la vue de tous. Huit jours plus tard, Nabokov lui-même ajoute dans la lettre suivante à sa sœur : « Un livre de moi est paru à Paris, mais je ne peux pas te l’envoyer. Il est bon et terrible, mais son sujet est interdit ici. » Trois ans plus tard, le 8 décembre 1958, Vera écrit : « *Lolita* est toujours un bestseller. Et les droits cinématographiques ont été vendus, le contrat a été signé l’autre jour. » C’est à partir du moment où les droits d’adaptation de *Lolita* ont été vendus à Stanley Kubrick que la situation financière des Nabokov s’est stabilisée, ce qui s’est reflété dans le montant des transferts réguliers à leurs proches. Le 1er août 1962, Vera écrit que « *Lolita* est en couverture de *Schw. Illustrierte* », c’est-à-dire de l’hebdomadaire suisse *Die Schweizer Illustrierte*.

Tombe des Nabokov au Cimetière de Clarens © N. Sikorsky

On apprend aussi dans cette correspondance certaines opinions de Nabokov sans aucun filtre, qui peuvent surprendre, voire choquer. Ainsi, le 27 décembre 1958, il ajoute à la fin de la lettre de Vera à Elena : « Fais attention à ne pas te laisser tromper à propos de *Docteur Jivago*. C'est un mélodrame ignoble, dans le pur esprit de la littérature soviétique, faux et vulgaire à la racine, malgré les sucreries avec chérubins. » Installé à Florence en avril 1966, il écrit à sa sœur : « C'est ici que Fiodor Mikhaïlovitch a écrit *L'Idiot*. Je le comprends. Une ville affreusement bruyante et éprouvante. » En même temps, un autre roman intéresse beaucoup les Nabokov. « As-tu lu *Le Maître et Marguerite* de Boulgakov ? C'est paru dans *Moskva*, novembre 1966 et janv. 1967, et a été immédiatement épuisé », écrit Vera à Elena le 22 juin 1967, et le 1er juillet elle demande de nouveau : « Tu ne m'as pas répondu si tu as lu *Le Maître et Marguerite* (ancien, mais publié pour la première fois) dans *Moskva*. Si tu ne l'as pas lu et si vous ne l'avez pas là-bas, une amie me propose de m'envoyer une copie Xerox, elle dit que c'est merveilleux et introuvable, tout a été vendu

immédiatement. »

L’attitude de Nabokov envers l’URSS ne laisse pas non plus le moindre doute. « Il ne peut bien sûr être question pour V. de voyager “derrière le rideau” », écrit Vera à Elena en avril 1959, et en juillet 1966 elle développe cette idée à propos de son neveu, qui avait commencé à travailler comme interprète simultané à l’ONU : « Il suffit de lui faire entrer dans la tête qu’il doit garder le silence, ne pas se laisser séduire par les avances amicales de “conseillers”, même les plus “sympathiques”, ne pas dire qu’il a un oncle écrivain indésirable, et ne jamais sortir seul. » Il est clair que par « conseillers » elle entend en réalité des citoyens soviétiques, le mot faisant écho au russe *sovet* (« conseil »).

On sent aussi l’attitude inégale des Nabokov envers les différents membres de la famille. Leur affection commune pour Elena est évidente : ils ne l’appellent que « douchka » (chérie), terminant chaque message par des baisers pour elle et pour son fils. En revanche, leur attitude envers une autre sœur, Olga, est clairement désapprobatrice : « Je renvoie la lettre d’Olga. En dehors de son ton habituellement un peu vulgaire, ou plutôt légèrement grossier (surtout quand il est question d’affaires de cœur), sa lettre est cette fois relativement paisible. Bien sûr, elle ne parle que d’Olga, mince, agile, étonnante Olga, Dieu merci elle se voit ainsi », écrit Vera à Elena le 1er juillet 1967. Quant au mari d’Elena Vladimirovna, il n’est mentionné par son nom dans aucune lettre, et il ne reçoit que des salutations. Sans baisers. Il y a toutefois une sincère compassion pour Elena pendant sa maladie et au moment de sa mort précoce, en 1958.

L’arrière-petit-fils d’Elena Sikorsky sur sa tombe © N. Sikorsky

Je dois avouer que, ayant connu Elena Vladimirovna alors qu'elle avait déjà plus de quatre-vingt-dix ans, j'ai du mal à l'imaginer jeune, sensible, amoureuse, et à reconnaître en elle l'autrice des poèmes très personnels, lyriques et sensuels placés à la fin du livre. Presque tous sont consacrés à son mari et remplis d'amour pour lui. Mais en même temps, ils contiennent tant de tristesse, de doute et de solitude que l'on ne sait qu'en penser. Voici deux vers écrits à peine un an après leur mariage :

Dans mon vers maladroit je ne peux autrement louer
la douceur de ta chair et la froideur de ton cœur.

Il semble que toutes les énigmes ne soient pas encore résolues.

Vera Yevseyevna Nabokov a survécu à son mari de quatorze ans, dans ses dernières années elle a souffert de la maladie de Parkinson, mais elle a travaillé sans relâche à la préservation de l'héritage de l'écrivain. Elle est morte à Vevey le 7 avril 1991 à l'âge de quatre-vingt-neuf ans. Conformément à sa volonté, ses cendres ont été mêlées à celles de Vladimir, et elles reposent aujourd'hui au cimetière de Clarence, auprès de leur fils Dmitri, mort le 23 février 2012. Devant le Montreux Palace, où les époux Nabokov ont vécu pendant dix-sept ans, se dresse un monument à l'écrivain réalisé par Philipp Rukavishnikov.

Elena Vladimirovna Sikorsky a survécu à son mari de quarante-deux ans, dans ses dernières années elle a souffert d'arthrite, a été contrainte d'utiliser un fauteuil roulant, mais a conservé jusqu'à la fin une grande clarté d'esprit et un sens de l'humour, aimant jouer au Scrabble et gagner. Elle est morte le 9 mai 2000, à l'âge de 94 ans, dans une maison de retraite en banlieue de Genève, tout près du domicile de son fils unique, avec l'autorisation duquel tous ces textes ont été publiés. Elle est enterrée au cimetière du quartier du Petit-Saconnex à Genève avec son mari ; leur tombe est facile à reconnaître grâce à la croix orthodoxe.

Vladimir Nabokov

Source URL: *https://rusaccent.ch/blogpost/les-deux-femmes-de-la-vie-de-vladimir-nabokov*